

# Geneviève Azam Resurgir du saccage

Le refus de l'effondrement du monde conduit la société à se « reformer » autour d'expériences concrètes de convivialité, observe l'économiste Geneviève Azam

**L**e monde semble vaciller. Les alertes s'accumulent : inégalités insupportables, dépendance à des systèmes techniques incontrôlés, accélération du chaos climatique et de l'extinction du vivant, déracinement de millions de personnes sans terre pour les accueillir, pollutions, système financier au bord de l'implosion, et désormais épidémie : la liste est longue des menaces qui sapent la confiance dans un avenir, même tout proche. Nous ne vivons pas une crise passagère, offrant une sortie moyennant quelques mesures correctrices pour revenir à la « normale. Nous sommes confrontés à des irréversibilités et à une accélération hors norme, illustrées tout particulièrement par les catastrophes écologiques. Nous vivons le temps d'effondrements. L'effondrement est aussi politique. Depuis plusieurs décennies, les Etats ont sacrifié la sphère publique, les communs, et ont fait des sociétés un « appendice » du marché et de l'économie, selon l'expression de Karl Polanyi, dans son ouvrage *La Grande Transformation*, publié en 1944 (Gallimard, 1983). L'économiste faisait alors du grand marché « autorégulateur » une « fabrique du diable » et une des causes des fascismes des années 1930. Avec le néolibéralisme, cette fabrique s'est élargie, et se trouve en surchauffe. A force de devoir s'adapter aux lois de la concurrence, la vie, sous toutes ses formes, humaines et autres qu'humaines, est menacée. Non plus à l'échelle géologique mais à l'échelle historique.

## La Terre et le vivant ripostent

L'histoire, pensée dans la modernité comme fabriquée par des humains souverains, nous échappe en partie. La Terre et le vivant ripostent. Nous avons en effet déclenché des événements non maîtrisables et qui s'auto-entretiennent. Le récit néolibéral d'optimisation de la vie et de la santé s'effondre lui. Le capitalisme global répond à ces événements par une bio-politique, déjà percée à jour par Michel Foucault : l'adaptation des populations prend la forme de fichages, traçages, sélections, confinements, murs et camps de rétention, surveillance et répression. Elle est désormais pratiquée de manière plus « rationnelle » et industrielle avec l'appui de « l'intelligence » artificielle et des algorithmes. Pourtant, la créativité humaine échappe aux contrôles. L'imaginaire des effondrements est aussi un dérangement qui, loin de pétrifier la pensée et l'action, semble bien au contraire les libérer de l'attente progressiste d'un futur qui exile de la présence au monde. Il donne la mesure des enjeux et éloigne des illusions d'une transition par étapes successives, d'une « sortie de crise » dans un temps linéaire et réversible. Il anime les générations futures, dont la présence désormais concrète et les engagements redonnent sens à l'idée de faire monde et protège d'attentes apocalyptiques qui, elles, se nourrissent de la perte de sens. Habiter le monde, habiter la Terre, reconquérir les territoires perdus, vidés, détruits ou enlaidis s'incarnent dans de multiples expériences. Expériences concrètes de convivialité nées au sein de communautés terrestres, incluant humains et autres qu'humains, se confrontant aux oligarchies prédatrices et hors-sol. C'est en refusant la gestion des catastrophes, appelée désormais « réformes », que la société défaite se « reforme », que s'inventent d'autres manières de vivre. Les communautés des ronds-points, ces non-lieux d'une vie condamnée à circuler sans s'attacher surgissent du désastre. La convivialité retrouvée au sein du vivant se nomme agroécologie, agroforesterie, permaculture, circuits courts de production et de consommation, coopération dans le travail, solidarité sociale, sobriété et partage, accueil des migrants, occupation de terres, techniques conviviales ou low tech.

## Métropolisation imposée

La société se reforme en destituant les institutions du consumérisme et de la société ubérisée. Ce sont des expériences de « joie pure et sans mélange », comme les grèves ainsi qualifiées par Simone Weil lors des manifestations des métallurgistes en 1936. Au lieu de l'accélération qui supprime tous les attachements, le temps retrouvé s'accorde au rythme du vivant saccagé par la cadence du monde industriel. La convivialité prend sens quand des avocats en grève se regroupent pour faire

appliquer le droit et la justice, quand des enseignants refusent la pédagogie algorithmique, quand des cheminots en lutte s'opposent à la déshumanisation de la fermeture des guichets, quand plus de mille scientifiques appellent à la désobéissance, quand l'échelon de la commune devient à nouveau un enjeu politique face à une métropolisation imposée. Dans un monde aussi brutal, la convivialité est un combat.

**Note(s) :**

Geneviève Azam est économiste, essayiste, membre du comité scientifique d'Attac et signataire du « Second Manifeste convivialiste » (Actes Sud, 144 pages, 9,80 euros)